

## CHAPITRE XI

### LA MAUVAISE ORGANISATION DE LA SCIENCE GERMANIQUE

Le mythe du génie d'organisation allemand est difficile à tuer. Ceux-là peuvent s'attendre à être sérieusement déçus qui continuent à croire à des qualités miraculeuses de l'Allemagne, qualités de prévoyance et d'action, de raison et de rendement, du moins en ce qui concerne la science de la guerre.

Certes, les Allemands avaient en abondance des fichiers, des archives, des cartes, des classifications, des bureaux, des divisions et des titres. Mais quand il fallut arriver aux résultats concrets, on ne trouva plus personne.

Aux Etats-Unis, toutes les recherches de guerre étaient centralisées à l'O. S. R. D. (Office of Scientific Research and Development), sous la direction du Dr Vannevar Bush. Cet organisme, auquel appartenaient pratiquement tous les ingénieurs de la recherche et tous les savants du pays, comprenait un certain nombre de compartiments suivant les branches : radar, explosifs, etc...

A l'intérieur de ces divisions, la collaboration était totale entre tous les travailleurs de la recherche, qu'ils fussent militaires, industriels ou universitaires. Mieux encore, les savants étaient autorisés à

observer, sur le front des armées, le fonctionnement de leurs inventions.

Certains groupements scientifiques spéciaux travaillaient avec l'armée et la marine qui utilisaient leurs conseils sur l'emploi rationnel des outillages nouveaux. La seule critique formulée occasionnellement contre l'O. S. R. D. portait sur la fréquence trop rare des échanges d'idées entre les différentes divisions. Mais c'était en somme une réalisation gigantesque qui fonctionnait sans frottements et avec une grande efficacité. Ce furent donc les bureaux de cet organisme qui fournirent les savants civils de la mission Alsos.

Aucun organisme comparable à celui que nous possédions aux Etats-Unis n'existait en Allemagne. Et les savants n'avaient aucune liaison avec les armées au combat. Il est intéressant de jeter un regard en arrière pour étudier l'organisation, ou plutôt le manque d'organisation de la science allemande, que nous révélèrent les documents mis à jour par la mission Alsos.

Avant la guerre, les nazis avaient crié, assez haut pour que le monde entier en eût connaissance, leurs préventions contre la science et les savants. La froide logique scientifique ne cadrerait pas avec le culte mystique du sang et du sol et les « certitudes » de l'intuition. Quand la guerre fut déclarée, les nazis, convaincus de la gagner à brève échéance, crurent qu'ils pourraient se passer de la science.

Tous les savants, sans distinction, furent mobilisés. Quelques-uns des meilleurs parmi les jeunes furent tués. Parmi les hommes de science connus, un petit nombre seulement fut libéré après une courte période de service militaire. Seuls, les élus de la « Führer Liste » de Hitler échappèrent entièrement à la mobilisation. Cette liste comprenait un millier de noms d'artistes, de danseurs, d'étoiles de cinéma

et sans doute d'astrologues, mais pas de savants. Au début de la guerre, se créèrent plusieurs organismes de recherches indépendants sans véritable coordination entre eux. De plus, les Allemands faisaient une distinction nette, mais malheureuse, entre la recherche et la production. Cette dernière était, à l'origine, l'affaire de l'industrie et se trouvait donc sous la direction d'Adolf Speer, Ministre de la Production de Guerre. Les savants de l'armée ne savaient pour ainsi dire rien de ce que faisaient les savants qui travaillaient pour la marine. Les ingénieurs n'étaient jamais autorisés à observer les résultats de leurs inventions.

Le service de recherches du génie, à la tête duquel se trouvait le médiocre physicien Erich Schumann, dirigeait tous les travaux d'ordre militaire. Diebner était le bras droit du professeur Schumann. Ces deux hommes, au commencement de 1939, organisèrent les recherches secrètes concernant la fabrication d'une bombe atomique pour l'armée allemande, sans en informer les spécialistes connus de la physique nucléaire.

Ce furent eux qui, aussitôt après l'occupation de Paris, allèrent voir Joliot-Curie, dans l'intention de confisquer et d'emporter l'outillage qui servait à ses recherches nucléaires. On dit aussi qu'ils visitèrent le célèbre institut russe de physique nucléaire à Kharkov, quand cette ville tomba aux mains des Allemands.

Schumann était professeur de physique militaire à l'université de Berlin, bien que le petit nombre des articles qu'il ait publiés ne traite que des vibrations des cordes de piano. L'intérêt qu'il portait à ce domaine particulier de la science venait sans doute du fait qu'il était un descendant de Schumann, le compositeur. Ses collègues le traitaient avec un peu de dédain de « Professeur de Musique Militaire ».

Schumann avait une activité secondaire, celle de directeur du deuxième Institut de physique à l'université de Berlin. Pourquoi « deuxième » ? Le non-initié n'y comprend rien, pas plus qu'« au deuxième meilleur lit » de Shakespeare. Mais il n'y a rien là de mystérieux. En Allemagne, tout le monde est le directeur de quelque chose. Le moindre professeur éprouve le besoin d'être le directeur d'un institut.

Dans les grandes universités, où la présence de plus d'un professeur de physique est nécessaire, le laboratoire comprenait deux secteurs que les Allemands appelaient instituts. De la sorte, chaque professeur en dirigeait un. A l'occasion, les divers instituts occupaient des bâtiments distincts, mais, le plus souvent, ils n'étaient installés qu'aux différents étages d'un même édifice consacré aux laboratoires, et le directeur du Troisième Institut de Physique était tout bonnement le patron de la cave ou des mansardes. Et, naturellement, chaque directeur était jaloux de l'autre, ne permettait aucune ingérence dans son domaine et prétendait ne rien connaître de ce que faisait son collègue.

Dans le cas de Schumann, son travail avait été enveloppé de mystère dès avant les hostilités et tout le monde ignorait ce qui se passait au deuxième Institut. Mais les physiciens de marque savaient, d'après la qualité du personnel qu'il occupait, qu'on ne devait pas y faire un travail bien intéressant, ni obtenir de grands résultats.

Des rapports secrets de la Gestapo — et il y avait, semblait-il, un espion de la Gestapo dans tous les organismes — disent que Schumann n'était pas digne de sa situation. Il n'avait ni les connaissances, ni la personnalité nécessaires. Mais cette opinion ne semble avoir eu aucun effet sur les relations de Schumann avec l'armée.

Pendant la guerre, il fut élevé au poste de Conseil-

ler Personnel de la Recherche Scientifique auprès du chef d'état-major, le général Keitel. Cette charge le mettait virtuellement à la tête de toutes les recherches entreprises par les forces armées, et il représentait Keitel dans les différents comités scientifiques importants.

Si Schumann fut le premier à commencer les travaux se rapportant au problème de l'uranium, il fut aussi le premier à les abandonner.

Au début de 1939, il s'était adjoint son bras droit Diebner et lui avait réservé à Kummersdorf un terrain d'expériences de l'armée. A l'occasion, dans un petit abri souterrain, ils se faisaient tous deux la main à des essais de construction d'une pile à uranium. Ils étaient plus ou moins en rivalité avec les savants universitaires qui avaient entrepris des essais similaires à Berlin et qui ne savaient rien des travaux de l'armée.

Mais le problème de l'uranium est, semble-t-il, plus complexe que les mystères des cordes de piano et Schumann s'impatienta. Vers la fin de 1942, il cessa de s'intéresser au projet, il remit simplement Diebner, le personnel, l'outillage et les matériaux à l'organisme civil, le Conseil de Recherches du Reich, qui venait d'être placé sous la direction de Goering. Cependant, il ne remit pas à ses successeurs les deux millions de marks que l'armée avait consentis à ses propres travaux.

Schumann, après cela, consacra ses talents à la guerre bactériologique. Il est probable que, dans ce domaine-là, sa compétence était encore inférieure à celle qu'il montrait dans la physique et ses applications à la guerre. Mais il aimait être mêlé aux choses qui paraissaient importantes et son nom figure sur plusieurs listes de personnel de diverses sociétés de recherches.

Lors de la chute de Berlin, Schumann s'enfuit en

Bavière. La mission Alsos suivit ses traces pendant quelque temps, par curiosité, mais elle renonça bientôt à lui. Il avait manifestement si peu d'importance !

Une des sections de l'artillerie fit quelques travaux productifs. Ce fut le service des V 2 à Peenemünde, sur la mer Baltique. Un rapport de la Gestapo nous révèle que ce service souffrit, au début de ses recherches, de violents désaccords entre les officiers de l'armée et les experts civils. Ce rapport, daté du 29 juin 1943, nous donne un excellent tableau des coulisses d'une situation trop fréquente et dont les Allemands n'eurent pas l'exclusivité.

« En janvier 1943, un grave désaccord survint au sujet de la continuation des travaux de Peenemünde. Le général Keitel (chef d'état-major) et le général Dornberger (qui commandait à Peenemünde) furent, avec plusieurs autres, mêlés à cette dispute. Le Führer les convoqua, après les avoir obligés à faire un exposé écrit de leurs points de vue respectifs. Tous les militaires furent renvoyés au bout de quelques minutes d'audience parce qu'ils étaient incapables de répondre aux questions précises du Führer. Le D<sup>r</sup> von Braun (directeur technique de Peenemünde) fut le seul qui parlât pendant une demi-heure et qui se montrât capable de répondre clairement et en peu de mots. C'est pourquoi le Führer décida d'accepter les propositions du D<sup>r</sup> von Braun.

« On dit aussi que le Führer ne se rend pas clairement compte de la petite guerre journalière qui sévit entre les officiers et les ingénieurs de Peenemünde. »

Plus loin, le rapport déplore le peu d'importance accordée à ce projet considérable et les retards dans la livraison des matériaux qui en sont la conséquence. Immédiatement après ce rapport, Speer, le ministre de la Production de Guerre, accorda au pro-

jet un droit de priorité de première importance. Le rapport fait encore mention de deux bons physiciens travaillant à Peenemünde : un certain D<sup>r</sup> Schilling et un D<sup>r</sup> Elvers, en ajoutant ce commentaire révélateur : « Ce dernier mérite un poste élevé, mais il n'est que sergent d'artillerie et ne peut donc pas l'obtenir dans cet établissement militaire. »

Le projet de Peenemünde réussit, du moins lança-t-on les V 2 sur Londres en 1944. Au point de vue technique et scientifique, ces inventions étaient réellement merveilleuses, mais on se demande si elles auraient été capables de changer l'issue de la guerre, même si on s'en était servi plus tôt. La quantité d'explosif transportée par chaque V 2 était comparative-ment faible, tous les V 2 réunis n'auraient pas fourni l'équivalent d'un de nos grands raids aériens alliés. De plus, le V 2 n'était efficace que dans le cas d'une cible aussi vaste que Londres.

Cette invention était le premier pas vers une solution qui, dans l'avenir, pourra être d'importance majeure dans la conduite de la guerre. Mais les Allemands en firent un usage prématuré. Le seul avantage réel du V 2 était de ne pouvoir être abattu comme un avion et n'entraînait pas la perte d'un personnel qualifié tels que celui des équipages de bombardiers. Il est donc possible que les généraux renvoyés par Hitler au bout de deux minutes fussent dans le vrai après tout. Ils connaissaient sans doute de meilleurs moyens de faire servir les hommes et la matière grise, dépensés en pure perte pour cette forme de vengeance fantastique.

Il faut avouer que, par contraste avec le service de recherches de l'armée, les forces allemandes de l'Air étaient fort bien organisées et très efficaces, sous la direction de Goering. Cet état de choses était dû à diverses raisons, dont la principale venait de ce que les aviateurs allemands s'intéressaient aux résultats,



et non à la politique. Les membres des bureaux chargés des recherches pour la guerre aérienne étaient choisis pour leur compétence. A part de très faibles exceptions, ces hommes n'appartenaient pas au parti nazi. Ils n'ignoraient pas non plus les piètres résultats des autres organismes allemands de recherche et évitaient autant que possible d'entrer en contact avec eux. Ils étudiaient donc eux-mêmes pratiquement tout ce qui était de quelque utilité pour l'aviation. Le service comprenait des sections de T. S. F., de radar, etc., etc...

Adolf Baeumker représentait la force dynamique parmi les leaders de cet organisme. Il est responsable de la prodigalité qui présida à l'organisation de tous les services, car il comprenait que, pour mettre en œuvre des idées nouvelles avec succès, il faut des laboratoires bien outillés, un personnel capable, des conditions de vie convenable, une bonne coordination entre les savants et un minimum d'ingérence administrative. Il publia personnellement un ouvrage sur les problèmes de la recherche scientifique dans les services gouvernementaux. Cet ouvrage, malgré beaucoup de longueurs, nous donne plusieurs observations pénétrantes et quelques projets bien étudiés. Publié en 1943, il ne dit pas un mot, chose à noter, de la politique et des doctrines du parti nazi. Sous la direction de Baeumker, l'organisme établit une étroite liaison entre la recherche, l'application, la fabrication et l'essai de l'appareil. Certains problèmes furent signalés aux laboratoires de recherche industrielle et aux instituts universitaires.

L'idéal des savants universitaires était de faire patronner leurs travaux par les services de l'Air, car ils s'assuraient par là le matériel suffisant, l'argent, le personnel. Quelques-uns réussirent à éveiller l'intérêt de ce puissant organisme, bien que leur travail n'eût souvent aucune utilité pratique pour la Luft-

waffe. Mais, dépensant sans compter, un organisme de cette nature peut se permettre quelques excursions sur des voies secondaires et, de plus, la Luftwaffe désirait fort sans doute coordonner sous ses auspices toute la recherche scientifique allemande.

Les Allemands étaient bien plus avancés que les Alliés dans certaines tranches de la recherche aéronautique. Il faut citer leurs avions autopropropulsés, leurs souffleries supersoniques, leurs projectiles guidés et leurs V 1. Le grand nombre de rapports secrets sur la recherche et sur les réunions de l'Institut Aéronautique constitue une mine de renseignements précieux bien imprimés, très clairs, et classés en vue d'une consultation facile.

La Marine allemande, elle aussi, avait une section de recherches scientifiques bien organisée dans son ensemble. La Marine, comme la Luftwaffe, restait à l'écart des autres services de la recherche, mais elle confiait l'exécution de certains travaux à des laboratoires industriels et universitaires.

Les facilités qu'on lui accorda et le chiffre de son personnel étaient bien plus réduits que ceux de la Luftwaffe, mais elle prit à son service plusieurs savants civils très qualifiés. Vers la fin de la guerre, on fit de l'excellent travail pour l'amélioration des sous-marins et des torpilles, améliorations qui, si elles avaient pris jour plus tôt, auraient pu être fatales à la flotte des Alliés.

Cependant, parmi les officiers de marine allemands, quelques-uns, semble-t-il, n'avaient pas grande confiance dans la science et les savants. Inspirés peut-être par l'habitude qu'avait Hitler de consulter les astrologues, ils préféraient les moyens occultes et plus mystérieux de la guerre au petit bonheur. Au lieu de se fier, pour situer nos convois, à quelque radar, ils avaient recours à un procédé bien plus simple. Prenant une carte de l'Atlantique,

ils y promenaient un petit navire en métal. Ils tenaient par un fil très mince au-dessus de ce navire-jouet un pendule dont les mouvements étaient censés indiquer les positions des convois alliés.

Des lettres anonymes se plaignirent de cette façon de faire la guerre. On accusa certains officiers qui, en réalité, se rendaient compte de la situation, de vouloir profiter de la superstition de leurs chefs pour se donner des loisirs et passer le plus clair de leur temps à vivre sans souci dans les stations balnéaires. L'amiral qui commandait les opérations répondit aux services de Berlin que ces expériences avaient été faites dans le seul dessein d'expérimenter la méthode mais que, par suite des résultats obtenus, on y avait renoncé.

Les Allemands ne sont d'ailleurs pas les seuls à être superstitieux. Il y a parmi nous des hommes d'affaires qui vivent en se fiant à leurs horoscopes et des colonels qui croient aux esprits. Ces convictions facilitent l'existence et suppriment quantités de décisions compliquées et de responsabilités. Il est tellement plus aisé d'accuser le pendule, si le convoi reste introuvable, que l'amiral chargé du Renseignement naval ! Pendant la guerre, les journaux, en Angleterre et dans divers autres pays, étaient réduits à un feuillet minuscule, mais, alors même que la place leur manquait pour les nouvelles intéressantes ou importantes, ils ne supprimaient jamais le petit entrefilet consacré à l'astrologie.

La recherche scientifique civile, qui comptait parmi ses membres les meilleurs esprits de la science allemande, aurait dû être la mieux organisée, la plus importante. Mais ce n'était pas le cas.

Tout le travail exécuté dans les universités et dans divers instituts de recherches, tels que le Bureau des Poids et Mesures, était sous la direction du ministère de l'Education. A la tête de ce ministère se trouvait

Bernhard Rust, nazi de caractère faible et insignifiant, qui ne comprenait pas ce qu'on attendait de lui. Il arrivait souvent à des réunions importantes passablement ivre, se comportait en rustre et faisait en général une impression défavorable. On raconte que, pendant la première guerre mondiale, étant à proximité du front, il signait ses lettres à ses enfants « Euer Heldenvater » (votre père héroïque).

Avant la guerre, ce même Rust avait nommé son ami inséparable le super-nazi Mentzel — l'homme aux titres nombreux — directeur exécutif du Conseil des Recherches du Reich, ce qui voulait dire que Mentzel devenait le chef de toute la recherche scientifique allemande.

Rust était sans doute le ministre le plus insignifiant de toute l'équipe de Hitler. Il n'était ni assez compréhensif, ni assez capable pour défendre les intérêts de la science germanique. Mais il faut dire que, dès le début, le régime nazi s'est méfié de la science universitaire et des savants. Cette attitude hostile, ou du moins négative, devait agir inévitablement au détriment de la science et de la formation de nouveaux chercheurs d'avenir. Dans la physique, par exemple, il régnait un violent préjugé contre la théorie de la Relativité d'Einstein, et, d'ailleurs, contre toute théorie abstraite : conscients du danger qu'un préjugé de ce genre faisait courir à la physique, les physiciens les plus clairvoyants se voyaient forcés de perdre un temps précieux à essayer de convaincre leurs collègues nazis qui ne les valaient pas.

En novembre 1940, ils tinrent une réunion à Munich et arrivèrent à un accord officiel sur les points suivants :

- « 1) La physique théorique est une branche importante de la physique ;
- « 2) La théorie de la Relativité restreinte fait partie de faits physiques vérifiés expérimentalement ;

cependant, son application aux problèmes cosmiques reste encore incertaine ;

« 3) La théorie de la Relativité n'a rien à voir avec une philosophie générale relativiste. Elle n'introduit aucun nouveau concept de temps ou d'espace ;

« 4) La théorie moderne des quanta est la seule méthode connue qui décrive quantitativement les propriétés de l'atome. Jusqu'à présent, personne n'a pu dépasser le formalisme mathématique pour obtenir une compréhension plus intime de la structure de l'atome. »

Ce credo fut signé par une douzaine de physiciens dont la moitié étaient des hommes raisonnables, et dont l'autre moitié appartenaient à l'opposition fanatique.

Mais cet effort ne suffit pas. Deux ans plus tard, il fallut convoquer une autre réunion, celle fois à Seefeld, dans les Alpes tyroliennes. Trente savants y assistèrent. Quelques-uns d'entre eux représentaient la tendance des professeurs du gouvernement nazi.

Ils arrivèrent, une fois de plus, à un compromis et notèrent que « leurs divergences de vues apparentes » étaient dues presque entièrement à un manque de compréhension.

Les partisans du compromis, les professeurs Sauter et von Weizsäcker, rédigèrent la plus grande partie d'un long rapport officiel semblable dans ses grandes lignes au credo de 1943. Il insistait sur le fait que des savants aryens, tels que Lorentz, Hasenohrl, Poincaré, etc., avaient posé, avant Einstein, le fondement de la Relativité. Einstein s'était contenté de suivre logiquement certaines idées existantes et d'y ajouter la pierre angulaire.

Le paragraphe final, composé par Weizsäcker le diplomate, dit :

« A la réunion de Seefeld, on a insisté cependant

sur la nécessité de ne pas faire de force de la théorie physique de la Relativité une philosophie mondiale de relativisme, ainsi que cela a été tenté par la presse de propagande juive de l'ère précédente. »

La mission Alsos découvrit un compte rendu sténographié d'une partie des discussions qui eurent lieu pendant la conférence de Seefeld. Elles furent pitoyables ; on se demande comment un grand savant comme Heisenberg put souffrir une aussi stupide opposition, opposition d'autant plus embarrassante qu'elle venait de soi-disant collègues — et non de politiciens nazis ou d'autres gens du dehors. Heisenberg, nous l'avons vu, eut moins de peine à convaincre Hitler lui-même de la nécessité d'enseigner la théorie de la Relativité.

Le physicien véritable en vit de dures, non seulement en luttant pour maintenir la pensée à l'abri des charlatans, mais pour leur arracher les fonds attribués à la recherche et même les appareils scientifiques. Ils combattirent avec succès un projet fantastique élaboré par Schieboldt, le spécialiste des rayons X. Ce monsieur désirait faire usage d'une nouvelle machine de haut voltage, le « Betatron », contre les bombardiers alliés. Son intention était de se servir des rayons X pour brûler les équipages des avions de bombardement. Il avait déjà obtenu, en vue de la réalisation de son rêve, la protection du maréchal de l'Air Milch, sans compter l'autorisation de distraire un important outillage réservé aux travaux sur l'uranium.

Un autre projet absurde traitait de la possibilité de faire exploser le chargement d'un avion de bombardement allié au milieu des airs, grâce à l'intersection à angle voulu de deux rayons infra-rouges.

Ce projet portait en code le nom mythologique de « Hadubrand » et, en vérité, il était bien mythologique. Les véritables physiciens savaient, bien en-



tendu, que l'idée était stupide, mais un petit nombre prétendait qu'il fallait la creuser davantage, car elle offrait une occasion de recherches intéressantes concernant la structure de la molécule.

Conscients du rôle important que la science pouvait jouer pendant la guerre, plusieurs savants patriotes offrirent leurs services au gouvernement. Ceux qui s'adressèrent à Rust n'eurent aucun succès. Mais d'autres, même ceux qui entrèrent directement en relations avec l'Armée et la Marine, ne furent pas reçus à bras ouverts. Un groupe de savants compétents, auteurs de travaux intéressants sur les mines et les torpilles au début de la guerre, se dissocia faute de travail et d'appui.

Le fiasco de la guerre sous-marine, la défense heureuse de l'Angleterre contre les raids aériens et divers autres symptômes prouvèrent enfin clairement à la clique entêtée de Hitler que les Alliés se servaient à leur grand avantage d'un outillage scientifique. Mais ce ne fut que dans les derniers jours de l'année 1942 que les Allemands décidèrent d'utiliser les capacités scientifiques et techniques du pays dans une plus large mesure.

Le problème de la mobilisation de la science allemande parut simple au début. Tout le monde était d'accord pour reconnaître l'extrême efficacité du travail de recherches de la Luftwaffe sous la direction de Goering. On croyait à tort que le fait était dû à la clairvoyance de Goering dans cet ordre de choses et à son pouvoir politique ; en réalité, c'était le Service des Directeurs de la Recherche (Forschungs-Führung) qui en avait tout le mérite. Il fut décidé, en conséquence, de retirer à Rust le Conseil de la Recherche et de le placer sous la direction de Goering.

Les savants allemands se sentirent pleins d'espoir devant ce changement. Enfin, ils seraient en mesure d'aider à l'effort de guerre ! On leur accorderait les

crédits, le personnel, le matériel indispensable, et, ce qui leur paraissait encore plus important, ils auraient voix au chapitre en matière de guerre scientifique. Ils obtinrent plus de crédits. Goering leur accorda cinquante millions de marks, mais ils ne surent comment dépenser cette somme et en rendirent la moitié à la fin de l'année. A l'exception de petits changements insignifiants dans le personnel et d'en-têtes de lettres plus impressionnantes, le transfert du service, de Rust à Goering, ne fut pas un progrès. La raison de l'échec est due à la prise en charge de Rudolf Mentzel par Goering et Mentzel agit comme il avait coutume d'agir.

Il resta à la présidence du Conseil de la Recherche et présida les très rares réunions de ce Conseil. Goering n'y apparut jamais et manifesta bien rarement un intérêt actif pour cet organisme, maladroit et mal administré. Il apposa sa signature personnelle sur les ordonnances les plus importantes, mais c'était Mentzel l'incompétent qui organisait le travail cependant qu'un homme de paille à l'E.-M. du Reichsmarschall signait les papiers de la griffe de Goering au crayon de couleur.

Dans l'intervalle, la guerre sous-marine périllevait. Le 25 mai 1943, la marine allemande organisa une réunion d'environ deux cents savants. Ils écoutèrent deux conférences tout à fait élémentaires sur la tactique des sous-marins — chose nécessaire parce que la plupart des savants ne savaient pour ainsi dire rien du fonctionnement d'un U-boat. Après cela, on leur fit un simple exposé sur le radar et chacun rentra chez soi. On n'avait fait aucun plan d'action, on n'avait proposé aucune suggestion pour le travail à entreprendre. Ce fut la première et la dernière fois que l'on informa les savants civils des opérations en cours des forces armées. Le résultat de cette entrevue se réduisit à zéro.



Quand un savant optimiste, célèbre spécialiste de la science aéronautique, envoya à la Marine quelques propositions concrètes, il fut renvoyé avec pertes et fracas. Les marins lui firent savoir qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas et que l'affaire était en bonnes mains.

Certains savants abandonnèrent tout espoir de jouer un rôle pendant la guerre. Ils se rendaient parfaitement compte de l'importance de la science pour le potentiel économique et militaire d'un pays et, par conséquent, leur premier soin était de conserver à l'Allemagne la position dominante qu'on lui attribuait dans l'ordre scientifique. Ils craignaient qu'elle n'eût perdu malgré tout, après la « victoire », « la bataille des laboratoires ». « Certes, l'Allemagne a toujours son avance sur les Alliés », disaient ces savants. Pourtant, quelques doutes avaient dû se glisser dans leurs esprits à cette époque. Mais, dès lors, ils se servirent du slogan « La guerre au service de la science », alors qu'ils auraient dû affirmer le contraire.

Le président de la Société allemande de physique Carl Ramsauer avait quelques notions précises sur ce qui allait de travers en Allemagne. Il avait fait jadis des travaux remarquables sur la structure de l'atome et il dirigeait le nouveau service de recherches de la grande entreprise électrique A. E. G. Il savait que la physique est à la base de toute autre science naturelle, aussi bien que de toutes les applications techniques. Il comprenait aussi que le fossé dans ce domaine entre l'application et la science pure s'était rétréci jusqu'à ne plus exister. Enfin, Carl Ramsauer n'ignorait pas que les progrès les plus récents de la physique, ceux qui concernaient l'uranium, auraient des répercussions formidables dans la vie économique et dans l'art de la guerre.

En dépit de sa situation influente, Ramsauer ne

parvint pas à se faire entendre des autorités, à l'exception fort significative des personnalités de la Luftwaffe. Il fit une conférence à l'Académie germanique de recherches aéronautiques, en avril 1943, et Baeumker le soutint énergiquement.

Ramsauer fit valoir que « la physique est une arme d'importance décisive dans la lutte militaire et économique des nations ».

Il prétendit que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne avaient ôté à l'Allemagne la prépondérance dans cette discipline. Chose surprenante, les Etats-Unis excellaient même dans l'organisation scientifique qui avait toujours été considérée comme un monopole germanique. Il fit état, avec toute la netteté dont il osa faire preuve, des raisons du déclin de la physique allemande, « la physique, cet éminent facteur de la puissance militaire ». Et Ramsauer conclut ainsi : « Trois mille physiciens sont peut-être en mesure de décider du sort de la guerre. Trois mille soldats de moins n'amoinдрiront pas les forces armées... Nous n'avons pas lieu de craindre la physique anglo-saxonne si nous sommes capables d'utiliser tout le potentiel de nos universités et de nos écoles techniques. Mais, si nous n'en sommes pas capables, que Dieu ait pitié de nous ! »

Le discours de Ramsauer parut en publication secrète, mais la dernière phrase, censurée, ne fut pas imprimée. Les collègues de Ramsauer au Service Aéronautique semblent avoir été d'accord avec lui. Mais ils déclarèrent que la réorganisation nécessaire exigerait des années. En cette période de crise, il fallait se contenter d'improvisations.